

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 8

Artikel: Agriculture
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190916>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Ce qu'on entend dans les nuages

Nos lecteurs connaissent tous, sans doute, le morceau intitulé : *Ce qu'on entend sur la montagne*, l'une des plus belles inspirations poétiques de Victor Hugo. Eh bien, ce morceau nous revenait en mémoire l'autre jour, en parcourant un des derniers ouvrages de M. Flammarion, *l'Atmosphère*, où nous avons remarqué cette belle et intéressante page, qu'il nous paraît tout naturel d'intituler : *Ce qu'on entend dans les nuages*. Il s'agit d'un voyage en ballon.

« L'intensité des sons émis à la surface de la terre, nous dit M. Flammarion, se propage de bas en haut bien plus facilement que dans toute autre direction, et se transmet sans s'éteindre jusqu'à de grandes hauteurs dans l'atmosphère. Pour en citer quelques exemples pris dans mes voyages aériennes, je remarquerai d'abord qu'un bruit immense, colossal, indescriptible, règne constamment à trois et quatre cents mètres au-dessus de Paris. En s'élevant d'un jardin relativement silencieux, comme, par exemple, de l'Observatoire ou du Conservatoire des Arts et Métiers, on est tout d'abord surpris de pénétrer dans un chaos de sons et de mille bruits divers. — La meilleure surface pour renvoyer l'écho est celle d'une eau tranquille. Il arrive parfois qu'un lac renvoie une première moitié de la phrase, tandis que la seconde partie est difficilement achevée par la surface irrégulière du terrain de la rive. J'ai pu, en particulier, observer la réflexion du son par diverses surfaces, et étudier sa propagation dans la verticale, à travers des couches de densité différente.

« Lorsqu'on plane à une certaine hauteur, un son violent est renvoyé par la terre avec un timbre si singulier, qu'il ne paraît point venir d'en bas, et donne la sensation d'un accent envoyé d'un autre monde.

« Le sifflet d'une locomotive s'entend à 300 mètres de hauteur ; le bruit d'un train à 2500 mètres ; les aboiements d'un chien jusqu'à 1800

mètres. Les cris d'une population se transmettent parfois jusqu'à 1600 mètres, et l'on y discerne aussi très bien le chant du coq et le son d'une cloche. A 1400 mètres, on entend très distinctement les coups de tambour et tous les sons d'un orchestre. A 1000 mètres, on reconnaît l'appel de la voix humaine, et les légers cris du grillon champêtre (*cri-cri*) s'entendent jusqu'à 800 mètres de hauteur.

« Il n'en est pas de même pour les sons dirigés de haut en bas. Tandis que nous entendons une voix qui nous parle à 300 mètres au-dessous de nous, on n'entend pas clairement nos paroles dès que nous planons à plus de 50 mètres.

Le jour où j'ai été le plus frappé de cette transmission des sons suivant la verticale de bas en haut, c'est pendant mon ascension du 23 juin 1867. Plongés dans le sein des nuages depuis quelques minutes, nous étions environnés de ce voile blanc et opaque nous cachant le ciel et la terre, et je remarquais avec étonnement l'accroissement singulier de lumière qui se faisait autour de nous, lorsque tout à coup les sons d'un orchestre mélodieux vinrent frapper nos oreilles.

« Nous entendions le morceau exécuté aussi distinctement que si l'orchestre eût été dans le nuage même, à quelques mètres de nous. Nous nous trouvions alors au-dessus d'Antony (Seine et Oise). Ayant relaté le fait dans un journal, j'ai reçu avec plaisir, quelques jours après, une lettre du président de la Société philharmonique de cette ville, me rappelant que cette Société, réunie dans la cour de la mairie, avait aperçu l'aérostat par une éclaircie, et m'avait adressé l'un de ses morceaux nuancé le plus délicatement, dans l'espérance qu'il servirait à mes expériences d'acoustique.

« Dans cette circonstance, l'aérostat flottait à 900 mètres du lieu du concert et presque à son zénith. A 1000, 1200 et même 1400 mètres de distance, nous continuâmes d'apprécier distinctement les parties. Loin d'opposer un

obstacle à la transmission des sons, les nuages les renforçaient au contraire et faisaient paraître l'orchestre voisin de nous. »

Agriculture.

On nous écrivait de Fleurier, à la date du 29 janvier : « Vous avez engagé les agriculteurs à semer du blé à épi carré ; c'est très bien ; mais vous nous feriez plaisir en indiquant dans un de vos prochains numéros, où l'on peut s'adresser pour en obtenir, ainsi que le prix d'achat, si vous le connaissez. G. Y. »

Dans le but de satisfaire au désir exprimé par notre correspondant, nous nous sommes adressé à l'un de nos abonnés, M. J. P. M., agronome distingué, qui a bien voulu nous transmettre les renseignements suivant :

« Les variétés de blés à épi carré, et autres préconisées par de savants agronomes, M. Grandeau, entr'autres, sont des variétés nouvelles obtenues par sélection ou hybridation. Leur rendement est bien supérieur à celui des blés indigènes, à condition d'être fumés *abondamment*, ce qui peut se faire sans inconvénient, car ils ne versent guère.

Dans les circonstances ordinaires, le rendement est inférieur à celui de nos blés, et tant que nos agriculteurs n'auront pas entre les mains un capital suffisant qui leur permette de faire les avances nécessaires, je crois qu'il vaut mieux nous en tenir à nos variétés indigènes, qu'on pourrait aussi améliorer par sélection. Cependant, si quelques-uns de vos lecteurs voulaient en faire lessai, l'*Agence agricole* de Lausanne se chargerait probablement volontiers de leur en procurer.

Il n'est pas discutable que les espèces végétales ne soient susceptibles d'améliorations, tout aussi bien que les animaux. L'Anglais dit que la moitié de la race entre par la bouche de l'animal : On peut dire aussi que le succès de la production végétale dépend de la nourriture que la plante

trouve dans le sol ; ou, si vous l'aimez mieux, la moitié de l'amélioration des végétaux entre par les racines.

Action du verre sur le vin.

On a remarqué qu'un vin vieux, placé dans différentes bouteilles, s'améliorait dans les unes, tandis que, dans d'autres, il prenait un goût très analogue à celui du vin nouveau. Ce fait s'explique parfaitement par la nature du verre, influence si positive que Péligré n'hésite pas à lui attribuer toutes les modifications subies par le vin quand on le garde longtemps en bouteille.

La composition du verre pour bouteille est très variable. Les matières fusibles ordinaires (soude et potasse) sont fréquemment remplacées par d'autres moins chères (chaux, magnésie, oxyde de fer), sur lesquelles les acides du vin exercent une grande action. La substitution de la chaux pour une partie de soude et de potasse paraît être la cause principale de la mauvaise qualité des bouteilles, où le vin ne s'améliore que si la proportion de chaux n'est point supérieure à 18 ou 20 0/0.

La bière de Leipzig et Guillaume-Tell.

Les journaux allemands annoncent la mort de l'acteur Grantz, qui fut, de l'autre côté du Rhin, un des artistes dramatiques les plus populaires. Il était remarquable dans les rôles de « traîtres, » et avait l'art de soulever l'indignation et les colères du public berlinois. Mais c'est surtout dans le rôle de Gessler, de *Guillaume-Tell*, qu'il triomphait. L'impression de terreur qu'il y produisait était telle qu'un directeur put, il y a quelques années, faire une tournée dans toute l'Allemagne avec cette seule pièce.

Ce fut pendant cette tournée que Grantz fut, un soir, le héros d'une comique aventure. La troupe était à Leipzig, et la représentation attendue depuis plusieurs jours avait attiré une foule considérable. La salle était bondée.

Avant d'aller plus loin, il faut dire que Grantz aimait la bière plus que de raison, et qu'il se grisait parfois abominablement. Malgré cela, il avait toujours fait son service, et jamais son régisseur n'avait eu de l'inquiétude en le voyant en scène un peu ému. Il savait au contraire que Grantz avait presque besoin des excitations de la boisson pour arriver à produire tous ses effets.

La bière de Leipzig agit-elle plus

vigoureusement que les autres ? C'est possible. Toujours est-il que ce soir-là, au moment de commencer la représentation, Grantz était absent, et qu'on fut obligé d'aller le chercher au cabaret voisin où il achevait de vider sa vingtième chope.

Lorsqu'il aperçut le régisseur qui, navré, levait les bras au ciel, Grantz eut l'air de reprendre tout son calme :

— J'y vais, dit-il froidement.

Et raide, majestueux, il alla s'habiller.

La représentation commença devant une salle muette d'attention admirative, et attendant patiemment l'entrée de Gessler.

Les deux premiers actes se passèrent sans incident ; puis le rideau se leva sur le décor de rochers et de forêts du 3^me acte, pendant lequel Guillaume-Tell refuse de saluer le chapeau du bailli. Les chasseurs et les montagnards, indignés de la conduite du gouverneur, entourent Guillaume-Tell et l'approuvent hautement, tandis que des soldats essaient de s'emparer du célèbre archer.

Tout-à-coup, apparaît le gouverneur. L'attention de la salle est intense. Grantz paraît en effet sous le costume de Gessler, entouré d'hommes d'armes et de valets. Les yeux brillants, presque hagards, sa voix altérée comme celle d'un homme exaspéré, ses gestes, ses moindres mouvements, pareils à ceux d'une bête fauve, produisent une profonde impression sur le public.

Et Gessler marchant sur Guillaume-Tell d'un pas saccadé, lui demande d'une voix sifflante presque haletante, pourquoi il a refusé de saluer le chapeau.

Tell répond qu'il n'a pas eu l'intention d'offenser le gouverneur.

Et tout le monde de frémir lorsqu'on entend Grantz demander à Tell combien il a d'enfants. — Deux, répond Guillaume. — Quel est celui que tu aimes le mieux ? reprend le tyran. — Je les aime également. — Soit, tu vas à l'instant placer un de tes fils à 100 pas ; mets-lui une pomme sur la tête et lance une flèche sur cette pomme. Si tu ne l'enlèves du premier coup, tu es un homme mort !

Tell explore vainement la pitié du tyran ; Gessler semble demeurer impitoyable.

Mais, ô surprise ! l'artiste, qui a ce soir-là la bière tendre, et que cette scène a réellement ému, se sent prêt à pleurer, et c'est comme à regret qu'il somme encore une fois l'archer de s'exécuter.

Guillaume-Tell s'écrie alors : « Tirer sur mon enfant !... Monseigneur, ayez pitié de moi !... »

Les spectateurs attendris attendent la fatale réponse : Gessler doit, à ce moment-là cueillir une pomme pour la remettre lui-même à Guillaume-Tell.

Grantz marche, en effet, vers le pommier et arrache une pomme d'un geste fébrile. Mais, au lieu de s'avancer menaçant et terrible sur le rebelle, il s'arrête, il hésite ; il tourne cette pomme dans ses mains d'un air apitoyé.

Enfin, à la stupéfaction de tous, acteurs et spectateurs, il la rejette dans les coulisses, tombe sur un rocher, et se met à pleurer à chaudes larmes : — « Non ! gémit-il, je ne saurais ordonner une chose aussi cruelle ! Rassure-toi, Guillaume !... Rassurez-vous tous... Mes amis, mes frères... Je vous fais tous libres... Embrassez-moi, et allons boire une chope ! »

On juge de l'effarement général !

Les artistes s'enfuient dans les coulisses ; le public debout, stupéfait, demande ce qui se passe.

Enfin, la toile se baisse, pendant que Gessler continue à pleurer et à demander pardon à la Suisse, et que le malheureux régisseur, désespéré, s'écrie : « J'étais sûr que la bière de Leipzig nous jouerait un mauvais tour ! »

(Petit Parisien.)

LA VACHE DE M. RENAUD.

VI

Ce fut Fontaine, dont le bras était presque guéri, qui reçut le bonhomme.

— Tiens, c'est vous, père Padois ? fit le petit bossu en réprimant à grand-peine un sourire.

— Oui, mon gars, c'est moué... Oûs-quest monsieur l'recteur ?

— Il est à Saint-Brieuc, mais il sera ici ce soir.

— Ce souer... Tant mieux ! car y m'faut eune messe dès d'main et core d'aut' messes après.

— Des messes pour vous ! dit Fontaine avec un sérieux imperturbable. Je ne vous savais point si dévot !... Quelle mouche vous a donc piqué, père Padois ?

— Queue mouche, mon gars ! Brrr ! n'm'en parle pas ; j'en trembelle core quand j'y pense.

— Que vous est-il arrivé ?

— Y m'est arrivé que, pas pus tard que la nuit dernière, Véronique, ma défunte femme, m'a parlé comme j'te parle.

— Vous avez rêvé ça, père Padois.

— Nenni, mon gars, j'n'ai point rêvé... J'ai r'connu sa voix, qu'était ben eune voix d'aut' monde.

Cette fois, malgré tous ses efforts, Fontaine ne put retenir un éclat de rire.

— Tu ris, reprit le bonhomme, qui était loin de partager la gaieté du petit bossu... Si t'avais été à ma place, tu n'aurais point ri, mon gars.